

### Repères métapsychologiques pour le traitement de la psychose ?

Il y a dans l'institution où je travaille, un homme, étranger, qui parle une langue des plus étrangères.

Sa parole produit sur les soignants des effets étonnants.

Ils sont fascinés.

Ils oublient ce qu'il dit.

Au mieux ça les fait rire.

Au pire ça les rend bêtes.

Pour lui, qui cherche le sens des mots, le pire est toujours là.

Les, mauvaises, réponses le jettent dans une souffrance qui l'atteint dans le corps.

Lui - je le cite - ne comprend le mot que quand il est proche du cri.

C'est aussi sans doute ce qui fait que lui, par contre, fait mouche, quand il se mêle de dire son mot.

Cet homme sait défaire les constructions raisonnantes, les ramener à leur objet.

Il est, en quelque sorte, branché directement, comme l'indique si joliment cet autre énoncé qui lui appartient :

"Je vous ai attendu toute la nuit dans vos rêves."

Ce préambule annonce et requiert l'argument d'une Métapsychologie de la psychose, dont les éléments sont dans le texte freudien.

C'est à ce travail que je vais m'efforcer, afin d'explorer sur cette base, les indications que cet homme, dont il y a beaucoup à apprendre, nous donne, quant à un possible traitement de la psychose.

Les mots des schizophrènes, c'est ce qui permet à Freud de préciser sa connaissance de l'appareil psychique - je me réfère à la fin de l'article de 1915 sur *L'Inconscient* -, et par la même occasion, ça lui permet de suggérer de cet appareil, une écriture différentielle selon que l'on est dans le champ de la névrose ou dans celui de la psychose.

C'est l'absence de nouage des mots à une représentation de chose inconsciente, qui les met hors sens et fait la difficulté de s'en souvenir.

Pour nous, et pour lui.

Cet homme le dit. Il ne peut pas se répéter, c'est impossible.

C'est impossible, parce que le seul registre convoqué est celui de la conscience

(et conscience et mémoire s'excluent).

Pour aller droit à la chose... qui m'intéresse, c'est à partir du dernier texte de la Métapsychologie, *Deuil et Mélancolie*, qui articule la question de l'objet et du signifiant, que je vais essayer de préciser cette écriture de l'appareil psychique, dont la trame est donnée par la *Lettre 52*.

Ce texte, *Deuil et Mélancolie*, constitue pour Freud, un pas - je le cite - dans "l'établissement d'un nouage compréhensible entre la relation moi-objet, et les relations de conscience." (*L'Inconscient*, in *Unbêvue*, supplément au n°1, p.35).

C'est ainsi qu'il formule la question dans *L'Inconscient*. On y entend la volonté d'articuler sa recherche métapsychologique avec les termes nouveaux de la découverte du narcissisme (1914).

Je fais cette remarque préalable que mélancolie et schizophrénie sont les deux noms de la psychose, sous sa forme pure. Formes de la clinique, mais aussi faces de la structure : face signifiant prévalente dans la schizophrénie, face objet pour la mélancolie.

Dans *Deuil et Mélancolie*, Freud décrit le travail du deuil qui est à rapporter à la névrose, et celui de la mélancolie, qui est à rapporter à la psychose, dans des termes qui s'inscrivent en référence à cette première écriture de l'appareil psychique.

Dans la névrose, l'existence de l'objet perdu se poursuit psychiquement : "Chacun des souvenirs, chacune des attentes par

lesquelles la libido était nouée à l'objet est mis au dedans, surinvesti, et sur eux accompli le détachement de la libido." <sup>1</sup>

Dans la psychose, loin d'être perdu, l'objet est abandonné.

Il en résulte, non pas simplement un abandon de la représentation de chose inconsciente de l'objet (comme c'est formulé dans l'Inconscient) - ça serait vite dit et facile à écrire dit Freud - mais un abandon une à une des traces inconscientes sous lesquelles figure cette représentation. On pourrait, avec l'entrée en scène de la haine, aller jusqu'à parler de destruction de ces traces.

L'usage du mot *Spuren* à cet endroit, comme celle, exceptionnelle du mot *Dingvorstellung* <sup>2</sup>, indiquent l'accent mis sur le versant réel de l'objet de cette négociation.

C'est avec ça que le sujet se débat.

L'adjonction de l'adjectif "inconscientes" au mot "traces", est là pour rappeler que celles-ci s'inscrivent comme signes, *Zeichen, Wahrnehmungszeichen*, signes de perception.

Le terme d'*Erinnerungspuren*, qui est traduit par traces mnésiques, et que Freud utilise dans la *Lettre 52*, où la première inscription est déjà celle d'une écriture, désigne le versant objet, le versant réel de la trace, qui ne peut exister dans la mémoire, que comme écriture.

Il en va autrement dans la psychose, où c'est retranché de la mémoire.

Dans la psychose, un refus porte sur la *Bejahung*, terme du procès décrit dans la Dénégation, admission, inclusion au-dedans des coordonnées de plaisir susceptibles d'orienter une retrouvaille de l'objet. A condition qu'il ait été perdu.

C'est un refus de prendre pour vraies, *wahrnehmen*, les traces de la perception.

Ce refus de la croyance, Lacan va l'épingler, dans le *Manuscrit K*, comme mécanisme de la paranoïa.

<sup>1</sup> Traduction proposée à partir du texte allemand de la *Studienausgabe Band III*, p.199. Édition française *Métapsychologie*; Folio p.148.

<sup>2</sup> *Ibid.* p.209 (texte allemand), p.167 (texte français).

Dans la psychose, pas de perte, pas de retrouvaille. C'est l'objet, l'ombre de l'objet qui trouve le moi .

Ce qui est ôté de la perception, du vu, de l'entendu, de l'éprouvé, est aussi retranché de la mémoire. C'est parce que c'est ôté de la perception que c'est retranché de la mémoire.

Mais, autre formulation, qui a peut-être d'autres implications: ce qui est ôté de la perception, ce qui a été découpé par les organes des sens, c'est du signifiant.

Cela serait à déplier largement.

Ces restes en ballade font retour : dans l'hallucination, voix du Surmoi, ou dans le corps, langage hypocondriaque ou langage d'organe selon Freud, ou bien ça vient s'accrocher aux mots, dans le préconscient, c'est à dire au-dehors, les lester d'une signification. Signification personnelle du néologisme, forme pure, ramassée du délire qui y est tout entier contenu.

Quand ce qui a été retranché fait retour dans les mots, Freud nous dit que ça doit être considéré comme une tentative de guérison. Serait-ce une sortie du narcissisme, un effort de réinvestissement de l'objet à travers la partie mot de celui-ci ? Cela viendrait constituer une néo-réalité de l'objet.

Pour l'homme dont je parlais au début, les mots sont de paille. Inlassablement il interroge, il nous interroge, sur leurs définitions. Il leur confectionne un sens en "ergothérapie" avec de la terre, des bouts d'allumettes... Il fait passer des bouts de corps dans les mots-objets.

L'ergothérapie, c'est un mot à nous, mais ça fonctionne quasiment comme néologisme pour lui.

Je l'ai entendu s'exprimer - c'est un homme qui cherche ! - sur l'équivalence de la fonction de l'ergothérapie pour lui avec celle du système philosophico-délinant d'un autre patient.

Équivalence dans la fonction de traitement du réel.

C'est d'ailleurs à l'adresse de cet homme là, dont les propos visiblement l'épuisaient qu'il avait produit l'énoncé que j'ai rapporté au début. Cet homme dit ne comprendre le mot que quand il est proche du cri.

Le cri est d'avant le mot.

C'est la façon dont l'étranger apparaît d'abord au sujet, en détresse, *hilflos*.

Le mauvais, l'étranger au moi, (le *hai*), ce qui se trouve au dehors, lui est tout d'abord identique.

Ce n'est que plus tard, si l'on suit Freud dans l'*Esquisse et la Dénégation*, qu'une partition originaire (*Urteil*) isole et exclut *das Ding*, la Chose, des attributs qui viennent constituer en coordonnées de plaisir les "traces inconscientes de l'objet". Celles qui sont gommées dans l'appareil psychique du psychosé.

Le cri, c'est la plus grande proximité d'avec la Chose.

Le mot vient ensuite en séparer - et de l'Autre, et du corps - qui viennent constituer un réel exclu.

Pas dans la psychose.

Ou la proximité se paye.

Elle se paye du prix de la douleur. C'est le sens de la dépression mélancolique.

Dans le schéma freudien de l'*Esquisse*, un événement primaire de douleur est couplé avec l'événement de satisfaction.

C'est la reviviscence du vœu qui met de la distance d'avec cette douleur première, une distance marquée du sceau du fantasme. ("L'objet n'est plus présent que dans la représentation dans le fantasme", ce sont les mots de Freud).

Du réinvestissement de l'image (le mot est à mettre entre guillemets puisque ça n'est pas une image, mais un signifiant)... du réinvestissement de l'image de souvenir de l'objet, dès lors devenu hostile (ce qui change son statut), résulte une aversion qui constitue la défense primaire ou refoulement.

Quand quelque chose ne fonctionne pas au niveau de la *Bejahung*, à la place de l'hallucination primordiale, c'est bien plutôt une hallucination négative. Est-ce là le sens de cette remarque de Freud dans le *Complément métapsychologique*, quand il nous incite, si nous voulons nous intéresser à l'hallucination, à nous intéresser d'abord à l'hallucination négative ?

Il n'y a alors rien pour faire tampon avec le réel.

A propos du refus de la croyance, Lacan commente dans l'*Éthique* (16 déc. 59) qu'il s'agit du rejet de l'appui dans l'ordre symbolique autour de quoi se fait la division en deux versants du rapport à *das Ding*.

Le sujet reste dans cette proximité de la chose, et soumis à cette douleur qui n'est pas un affect, qui est bien plutôt un état physique peut-être.

Freud en recherche la définition dans le registre de l'économique. Référence également valide pour la stase de la libido dans le narcissisme.

Il me semble que traduire *Selbstgefühl* par le sentiment d'estime de soi tire ce mot du côté de l'affect (dans *Pour introduire le Narcissisme et Deuil et Mélancolie*).

Freud utilise un autre terme quand il veut parler d'estime de soi. Il dit *Selbstachtung*. *Selbstgefühl*, c'est sentiment de soi. La perte du *Selbstgefühl*, c'est la perte de l'imaginaire en quelque sorte.

Mélanger les deux, c'est rabattre l'un sur l'autre les deux temps de la psychose.

Le temps premier de perte du moi avec l'abandon de l'objet, et le temps second de réinvestissement délirant de l'objet dans le moi.

Le deuxième temps est celui du narcissisme.

C'est le comble du narcissisme. Dont la paranoïa est une sortie, en ce qu'elle met l'objet au dehors.

Je reviens sur la douleur, ou plutôt sur l'affect. L'affect est donné par Freud (dans l'*Esquisse*) comme reste de l'événement de douleur, tandis que la représentation est mise résolument du côté de l'état de vœu. Reproduction d'un côté, remémoration de l'autre.

Par l'affect nous est donc donnée une connaissance sur l'objet, un savoir direct. Certes, dans la névrose, la voie de retour

vers l'objet est barrée par le refoulement, mais il est toujours un point de réel hors symbolisation. De ce reste témoignent la conscience de culpabilité inconsciente, la compulsion de répétition...

C'est à partir de ce point de réel, de sa reconnaissance, que nous travaillons avec des psychotiques.

C'est à partir de là, avec ça qu'on travaille. Peut-être à partir de là qu'on associe sur ce qui est dit, qu'on construit ce qui n'est pas écrit. Comme si les trous dans le dire, on les rapiécrait d'une pièce à nous...

Il arrive souvent que les psychotiques, qui sont branchés autrement que nous sur le réel, nous disent quelque chose de notre désir, nous avons à en tenir compte, et à nous en servir. Ce sont des voyants, au sens des voyantes des textes de Freud sur l'occultisme et le "transfert de pensée", qui met en jeu conscience, perception et affect .

La réalité psychique du psychotique est au dehors.

Au dehors, c'est à dire dans l'autre du transfert. ("les soignants, acteurs des patients, metteurs en scène", selon les mots de l'un d'eux !)

C'est pourquoi nous devons y être réellement pour donner corps à une mémoire, notre présence et notre dire venant faire écran, écranter (séparer) un en-trop dont ils pâtissent.